



ARTS

#MeToo cinéma : une charge contre le « culte de l'auteur » braque la critique

Avec un essai rédigé après l'affaire Benoît Jacquot, Geneviève Sellier a braqué une bonne partie de la critique de cinéma française contre elle. La réception de ce texte trop expéditif en dit long, aussi, sur la difficulté à faire advenir un débat post-#MeToo sur la figure sacrée de l'« auteur ».

Ludovic Lamant - 31 décembre 2024 à 12h01

Lorsque Judith Godrèche porte plainte, début février 2024, pour viols sur mineure de 15 ans contre le réalisateur Benoît Jacquot, la comédienne et cinéaste dénonce, presque dans le même instant, la responsabilité de la critique de cinéma. « *Il faut se remettre en question, lance-t-elle sur le plateau de Mediapart le 12 février. Les Cahiers du Cinéma doivent se remettre en question. Pas juste faire des entretiens de femmes pour montrer qu'ils donnent la parole aux femmes : ça ne suffit pas.* »

Cette mise en cause de la critique, à qui il est reproché d'avoir participé à la sacralisation d'auteurs tout-puissants et nourri la domination masculine dans le cinéma, bouscule une partie de la profession. D'autres voix se font alors entendre. Une discussion se met en place.

Dans *Télérama*, la directrice de la rédaction Valérie Hurier signe un édit dès le 8 février en forme d'autocritique : « *C'est tout un système, celui de la production cinématographique, qu'il convient aujourd'hui de réexaminer à la lumière de ces témoignages. Un système dont les médias, Télérama compris, se sont parfois fait les complices par leurs éloges.* »

Du côté des *Cahiers du Cinéma*, revue associée à la « politique des auteurs » chère à Godard, Rivette et Truffaut, et qui avait consacré sa une de novembre 1990 à

La Désenchantée de Benoît Jacquot – avec Judith Godrèche –, un premier texte est mis en ligne le 13 février. Dans « *La critique en question* », il est écrit notamment : « *La critique ne peut pas se substituer au journalisme d'investigation, mais elle doit se nourrir de ce travail d'enquête et continuer à s'interroger sur ses propres pratiques face à des réalités qui débordent l'analyse esthétique.* »

Dans un échange collectif publié dans le numéro des *Cahiers* de mars, en réaction aux déclarations de Judith Godrèche sur le plateau de Mediapart, la critique Alice Leroy prend ses distances avec certains de ses prédécesseurs : « *Godrèche dit bien que, chez Jacquot et Doillon [cinéaste également mis en cause par la comédienne – ndlr], le fantasme de la jeune femme offerte à un homme plus âgé et aurolé d'une sorte de gloire sombre, la façon dont ils filment le corps de l'actrice [...], tout cela aurait dû alerter les critiques, en leur révélant la relation d'emprise et d'abus de pouvoir qui existait entre l'actrice et les cinéastes.* » La même revue tentait d'élaborer des « *histoires féministes du cinéma* » dans son numéro d'été.

Autre épisode marquant du début de l'année 2024 : après le discours de Godrèche aux Césars fin février, qui a confronté le cinéma français à son silence – « *Je parle et je ne vous entends pas, ou à peine* » –, le Syndicat de la critique française publiait le 27 février une lettre ouverte à Judith Godrèche. « *Nous ne vous tournons pas le dos. Nous ne nous dérobons pas. Nous écoutons et nous entendons* », promettait le collectif.

Génie créateur et « supercherie »

Tout cela donnait l'impression d'un début d'ébullition : la critique percutée par #MeToo semblait amorcer une autocritique. Quelques mois plus tard, la réception du *Culte de l'auteur*, un essai de l'universitaire émérite Geneviève Sellier publié en septembre aux éditions de La Fabrique, donne à voir un tout autre paysage : une profession critique quasiment à l'unisson, arc-boutée contre le texte – qui, par ailleurs, la met en cause sans détour, comme un bloc unanime –, et presque aucun

dialogue en vue. Le débat sur le livre n’a pas vraiment eu lieu, escamoté.

« Je n’anticipais pas un fol enthousiasme de la critique “cinéphilique”, mais disons que la réception de mon livre a été extrêmement clivée, observe Geneviève Sellier auprès de Mediapart. Il y a eu des réactions très violentes de la cinéphilie institutionnelle, et de l’autre côté, un accueil chaleureux dans des podcasts et vidéos féministes [dont « Les couilles sur la table » fin septembre, ou « La lettre pour tous-tes » de Mediapart – ndlr] qui se situent davantage à la marge. »

Beaucoup de journaux ont, jusqu’à présent, fait l’impasse sur une recension de ce texte inconfortable, aux allures de pamphlet. Pour le critique Guillaume Orignac, qui s’exprimait dans le podcast « Sortie de secours » du 5 octobre, « le livre est très mauvais, mais c’est la première réponse dans le milieu éditorial à un débat important, qui court depuis presque un an maintenant, et qu’il faut traiter ».

Sellier, qui a pris sa retraite de l’université en 2016, et anime depuis un site de critique féministe Le genre & l’écran, a rédigé ce livre peu après l’éclosion de l’affaire Jacquot. Elle l’a fait en trois mois, synthétisant, parfois de manière expéditive, ce qu’elle a énoncé ailleurs dans un registre plus fouillé : « Dans ce livre, je me positionne de manière politiquement engagée. Alors que dans mes travaux universitaires, je garde toujours une certaine distance », a-t-elle fait valoir dans un débat vidéo mouvementé de la série « Microciné » animée par le critique Samir Ardjoum.

Dans *Le Culte de l’auteur*, Sellier décrit d’entrée de jeu la « politique des auteurs » comme « sans doute la plus grande supercherie de l’histoire du cinéma ». Dans sa démarche « socioculturelle », le concept d’« œuvre » rattachée à un « auteur » – au hasard, Alfred Hitchcock ou Howard Hawks, parmi les grands noms de la « bande des Cahiers » des débuts – n’a pas de sens. Elle s’appuie sur chaque film, qu’elle voit comme le résultat d’un travail collectif, d’une équipe, et observe « ce qu’il raconte », quitte à surinvestir le scénario et à tenir à distance la mise en scène, « l’esthétique ».

À la lire, le cinéma de fiction n’a pas attendu la Nouvelle Vague française pour érotiser des formes de domination masculine. Hollywood dès ses débuts met en rapport « un regard masculin voyeur et dominateur » et des « corps féminins, érotisés, objets de ce regard ».

Mais le contexte français va sacraliser la figure de l’artiste, un génie créateur presque toujours masculin pour qui tout semble autorisé, y compris de commettre des violences sur les comédiennes. Elle détecte des schèmes récurrents – les différences d’âge dans les couples à l’écran, les interruptions de carrière des jeunes actrices, une prévalence de l’intime sur la question sociale, etc. – qui l’autorisent à généraliser sur ce « cinéma au masculin singulier ».

Règlements de compte

Il y a des cinéastes attendus pris à partie dans cette charge (de François Truffaut à Jean-Luc Godard, de Benoît Jacquot à Philippe Garrel), d’autres que l’on n’attendait pas forcément là (Mathieu Amalric, accusé de « vampirisme » sur *Tournée* ou *Barbara*, ou Leos Carax accusé de « magnifier un féminicide » dans *Annette*).

Geneviève Sellier souligne dans cette équation la responsabilité des « institutions » : le ministère des affaires culturelles créé en 1959 par André Malraux – qui va devenir le mécène de ce type de cinéma dit d’auteur –, la critique professionnelle, dont les *Cahiers* et cette « politique des auteurs » qui renforce la centralité et la liberté du metteur en scène à partir des années 1960, ou encore la Cinémathèque française et le Festival de Cannes.

La charge est virulente. En creux, c’est aussi un exercice de démontage de cette profession critique qu’elle nomme « cinéphilique » : « Ce livre cherche à proposer des critères de jugement plus proches de l’expérience du public ordinaire du cinéma, celui qui s’intéresse aux histoires que racontent les films et aux personnages qui les incarnent, ce qui n’empêche pas d’être sensible à leurs qualités esthétiques », écrit-elle, sans prendre la peine de définir plus au-delà le concept de « public ordinaire ».

Certains partis pris du livre laissent sceptiques : une

manière de disqualifier le travail d'un cinéaste à partir de l'analyse d'un seul de ses films, une attention aux chiffres du box-office, comme s'ils portaient une vérité en soi, déconnectée des réalités de la crise actuelle de l'exploitation des salles, le choix de parler de la critique en bloc quand les derniers mois montrent bien la diversité des écritures, des réceptions et des débats face au séisme #MeToo, ou encore quelques mots rageurs pas indispensables (par exemple le « *cheptel* » pour parler des comédiennes des films d'Éric Rohmer, ou cette sortie sur les films d'Emmanuel Mouret : « *Le seul élément que je mettrai au crédit de ce réalisateur, c'est qu'il nous épargne les scènes de sexe* »).

Mais la violence des réactions à l'encontre du livre a aussi de quoi surprendre. Comme si la colère de Sellier – universitaire dont les travaux longtemps méconnus ont gagné une nouvelle visibilité depuis #MeToo, à l'instar de cet entretien sur Mediapart en janvier 2024 – n'était pas digne de trouver un écho au sein de l'arène critique.

Dans le podcast « Sortie de secours » déjà cité, la critique Yal Sadat (*Cahiers du Cinéma*) propose une lecture sous forme de règlement de comptes depuis un certain pan de l'université : « *De quoi cette bêtise est le symptôme ? [...] L'université et la critique sont deux mondes qui se regardent un peu en chiens de faïence [...] Il y a un problème au sein de l'université qui est historique, avec la notion d'auteur. Il y a une envie au sein de l'université de casser le jouet de la critique, qui est la notion d'auteur.* »

De son côté, la critique Murielle Joudet (*Le Monde*, « Le masque et la plume », etc.) défend coûte que coûte la « *politique des auteurs* », affirmant qu'« *il n'y a pas mieux aujourd'hui pour travailler, comme méthodologie* ». Celle qui est notamment l'autrice d'un livre d'entretiens primé avec Catherine Breillat publié en 2023 chez Capricci, ne masque pas son agacement : « *Le travail d'une critique féministe [...] c'est une transmission de jouissance [devant les films]. Or chez [Geneviève Sellier], il n'y a pas de jouissance, ni dans l'écriture, ni dans la cinéphilie, ni dans le travail... Il y a un mot arabe qui qualifie son écriture, c'est le "seum" – c'est vraiment le seum total.* »

Dans *Politis* du 18 décembre, le critique Christophe

Kantcheff parle d'un texte qui « *dessert la cause des femmes* », et « *traversé par cette antienne rance selon laquelle le cinéma d'auteur, bénéficiant du système d'aides publiques, se soucierait comme d'une guigne de faire des entrées* ». Et de conclure : « *Où situe-t-on le poujadisme en politique ?* »

Le rédacteur en chef des *Cahiers du Cinéma* Marcos Uzal écrit dans son éditorial de décembre : « *Dans sa réfutation totale et sans appel de la critique, Geneviève Sellier ne prend pas même le temps d'en définir le geste, et encore moins de partir de textes, la réduisant à une caste novice, sans autres arguments que ses a priori.* »

Dans le même numéro, dans un texte écrit à la première personne plus nuancé que ce seul extrait, la critique Olivia Cooper-Hadjian « [s']inquiète que *La Fabrique*, éditeur estimable, n'ait pas eu de scrupules à publier un ouvrage propre à attiser la haine tout en prétendant la dénoncer, profitant cyniquement de l'actualité des violences faites aux femmes sans prendre le temps d'expurger le manuscrit de ses plus grossières erreurs factuelles ».

Impasse

Il faut aller lire la revue *Débordements*, et un texte de la critique Occitane Lacurie (qui participe par ailleurs à l'émission de Mediapart « L'esprit critique »), pour une approche dissonante. Elle ironise sur le caractère prévisible des cris d'orfraie des collègues – visant par exemple l'« *anti-intellectualisme* » du texte – tout en identifiant des faiblesses structurelles à cet essai. Sellier ne dit rien, relève-t-elle, de la manière dont la recherche universitaire a pu proposer, par le passé, des approches fertiles et alternatives à une lecture des films centrés sur la figure de l'auteur.

Surtout, Occitane Lacurie doute que ce texte soit la meilleure porte d'entrée dans la réflexion de Sellier, alors que l'on attend pour fin 2025 la republication de l'un de ses livres de référence (*La Nouvelle Vague, un cinéma au masculin singulier*, d'abord publié en 2005 aux éditions du CNRS, désormais annoncé chez Amsterdam). D'où le sentiment de l'impasse actuelle : un texte « *trop peu solide* », et des critiques réfractaires, pour des raisons

diverses, à poser le débat en grand.

« *“Le Culte de l’auteur” est le pavé dans la mare que gardait par-devers elle l’autrice qui, des années durant, a essuyé tant de mépris et de dénigrement, écrit Occitane Lacurie. Mais la mare est trop pleine de vase et le pavé, trop peu solide pour résister dans ces eaux troubles. [...] Nombreux·ses sont ceux qui en espèrent la totale désagrégation en le passant au crible plutôt que d’en prendre au sérieux le geste critique, faiblesses comprises, travaux antérieurs à l’appui, et pourquoi pas, avec un peu de bonne foi. »*

Ce débat avorté est d’autant plus frustrant qu’il reste urgent et nécessaire de le poser, dans la foulée des textes publiés par certaines critiques en début d’année. Il suffisait d’écouter Serge Toubiana, mardi 17 décembre, répondre aux questions de la commission d’enquête parlementaire sur les violences sexuelles dans le cinéma, pour mesurer l’épaisseur du brouillard qui enveloppe encore une partie de la profession.

L’ancien directeur des *Cahiers du Cinéma* (de 1981 à 1991), puis de la Cinémathèque, a relu à voix haute, sans en regretter une ligne, l’édito louangeur qu’il avait consacré à *La Désenchantée*, en 1990 : « *Je vois le film, je ne peux pas connaître, nous ne pouvions pas connaître les relations*

intimes entre un metteur en scène et son actrice. »

Avant de reconnaître, une cinquantaine de minutes plus tard dans l’audition, en réponse à une question de la députée insoumise Sarah Legrain, qu’il avait invitée à dîner à la même époque Jacquot et Godrèche, à son domicile – laissant entendre qu’il connaissait parfaitement leur relation. « *On ne jugeait pas* », a-t-il alors glissé, changeant de ligne de défense.

Devant la même commission le lendemain, Judith Godrèche accusait Toubiana d’« *avoir menti sous serment* ». « *Il savait, tout le monde savait, lui mieux que quiconque* », a-t-elle dit. Cet épisode capté entre les murs de l’Assemblée a nourri l’impression d’un surplace nocif, depuis la plainte de Judith Godrèche en début d’année : il faudra sans doute attendre d’autres textes et publications pour en sortir.

*

Le Culte de l’auteur, les dérives du cinéma français, Geneviève Sellier, La Fabrique, 2024, 272 pages, 13 euros.

Ludovic Lamant